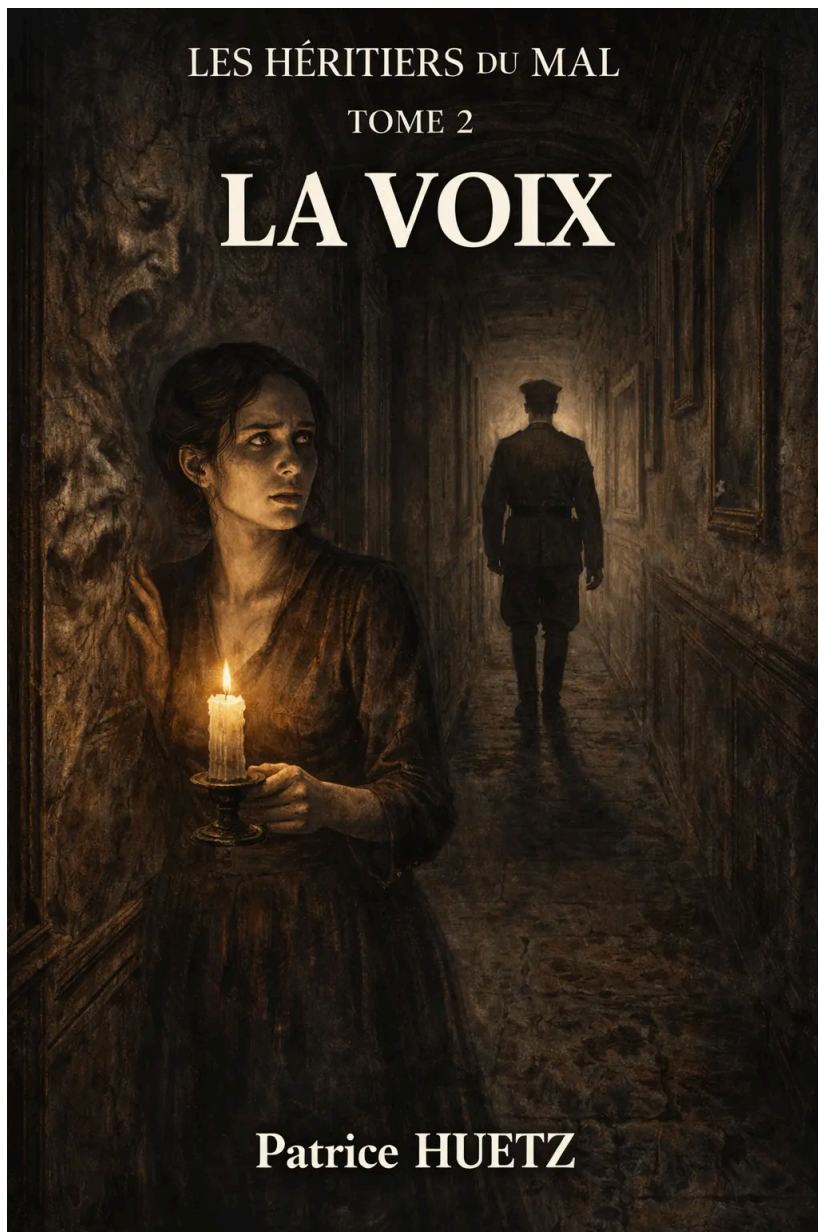


LES HÉRITIERS DU MAL

TOME 2

LA VOIX

Patrice HUETZ



Les Héritiers du Mal — La Voix

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

L'Après-Guerre

Manoir des Landes-Noires, Périgord — Printemps 1920

Le manoir des Landes-Noires avait appris à être silencieux.

Ce n'était pas le silence des maisons vides — il y avait Angèle dans la cuisine, le bois dans l'âtre, les pigeons dans les combles. C'était le silence des maisons qui attendent. Qui ont toujours attendu. Qui attendent depuis si longtemps que l'attente est devenue leur texture naturelle, l'air qu'on respire entre ses murs.

Hélène Moreau avait vingt ans quand son père mourut, en novembre 1918, et elle s'était retrouvée seule dans cette maison-là. Seule avec Angèle qui vieillissait mais ne partait pas — qui avait décidé, à un moment que personne n'avait vu, qu'elle appartenait au lieu autant que les pierres. Seule avec Léon qui taillait les haies et réparait les volets avec la régularité des êtres qui ne posent pas de questions sur la nature de ce qu'ils servent.

L'hiver 1918-1919 avait été le premier hiver sans Augustin.

Elle l'avait traversé avec le carnet vert toujours ouvert sur le bureau, avec les quatre carnets noirs de son père alignés selon l'ordre chronologique, avec le silence de la maison comme compagnon nocturne. Observer. Noter. Comprendre. Transmettre. Augustin le

lui avait répété assez souvent pour que ce soit devenu une liturgie intérieure.

Mais une liturgie est plus facile à suivre quand on n'est pas seule.

Le matin du 14 mars 1920, Hélène était dans le jardin quand la voiture de Robert Castel remonta l'allée des chênes. Elle le regarda descendre — cet homme de vingt-six ans qu'elle connaissait depuis 1915, qui avait rêvé du puits dans les tranchées de la Somme, qui avait lu les carnets de son père avec la sérénité des gens qui ont vu suffisamment de morts pour ne plus être effrayés par grand-chose.

Derrière lui, dans la voiture, deux valises.

Ce détail — les deux valises — lui dit tout ce qu'elle avait besoin de savoir sur la durée prévue du séjour.

Il ne dit pas bonjour immédiatement. Il regarda la façade du manoir — les pierres grises, les fenêtres étroites, le toit d'ardoise moussu où deux corneilles se disputaient une branche. Il regarda comme quelqu'un qui vérifie que quelque chose est toujours là, que l'intervalle depuis la dernière visite n'a pas changé la nature fondamentale de l'endroit.

Puis il la regarda elle.

« Elle est pareille. »

Il parlait de la maison. « Oui », dit Hélène.

« Et toi ? »

Elle réfléchit honnêtement avant de répondre — une habitude acquise de son père, qui avait enseigné que la précision valait plus que la politesse dans les réponses importantes. « Pareille mais différente. L'hiver sans lui était long. »

Robert hochait la tête. Il prit sa première valise. Léon s'approcha silencieusement pour prendre la seconde. Ils entrèrent tous dans la maison ensemble — Robert, Léon portant les bagages, Hélène en dernier — et la porte se referma derrière eux avec ce claquement mat propre aux portes de vieilles pierres qui reconnaissent ceux qui les franchissent.

La maison l'accueillit. Pas avec des signes, pas avec des manifestations perceptibles aux non-marqués. Avec ce silence particulier qui était sa façon d'accepter les corps qui lui convenaient.

Angèle surgit de la cuisine, les mains blanches de farine, et dit sans préambule : « Je mets deux couverts pour ce soir ? »

C'était la question la plus chargée qu'on pût poser dans ce manoir.

« Oui », dit Robert. Puis, comme s'il comprenait soudain le poids de la réponse : « S'il vous plaît. »

Ce soir-là, après le dîner qu'Angèle avait servi et quitté avec sa discrétion habituelle des moments qui ne lui appartenaient pas, Hélène et Robert restèrent dans la bibliothèque.

La pièce était la même qu'en 1915, en 1916, en tous les hivers qu'Augustin y avait passés. Le portrait de Valère Moreau au-dessus de la cheminée — ce premier ancêtre dont la peinture avait quelque chose d'inexact, comme si le peintre avait capté quelque chose que le modèle n'avait pas voulu montrer. Les quatre carnets noirs alignés sur le bureau. Le carnet bordeaux de Mathilde à part, un peu en retrait, comme distancié volontairement. Le carnet vert d'Hélène, ouvert à la dernière page.

L'air sentait la cire froide et quelque chose d'autre — ce que Robert avait un jour décrit comme « l'odeur d'une cave qui monte ». Hélène avait compris alors qu'il était sensible à la présence de Sub Limine sans en avoir conscience. La cave filtrait vers le haut, dans la maison entière, une qualité particulière de l'air — imperceptible pour ceux qui n'avaient pas passé des années à l'analyser.

Robert dit : « Je veux relire les carnets de ton père. Tout. Du premier au dernier. »

« Tu les as déjà lus. »

« Une fois. Rapidement. Je veux les lire lentement. Avec toi. »

Ce n'était pas seulement une déclaration de lecture. C'était une déclaration d'intention plus large — devenir quelqu'un qui

comprend, même sans être marqué, même sans entendre les voix, même sans appartenir à la lignée par le sang.

Hélène réfléchit. Son père n'avait jamais vraiment eu quelque chose pour partager la connaissance en temps réel — Mathilde savait, mais à sa façon oblique, intuitive, presque involontaire. Hortense Caussanel était une correspondante, pas une présence physique. Il était mort avec ses carnets comme seuls interlocuteurs.

Elle n'avait pas à reproduire ça.

« D'accord », dit-elle.

Ils commencèrent par le premier carnet — novembre 1890, la rue des Consuls, l'homme sans nom, la pluie, le café froid, la proposition que tout homme raisonnable refuse mais qu'Augustin Moreau avait acceptée. Robert lut à voix haute. Hélène écouta son père dans la voix de Robert — cette étrange superposition de deux présences dans la même phrase, la même syllabe.

La dame dans la bibliothèque, imperceptiblement, semblait approuver.

Le lendemain matin, avant que Robert se lève, Hélène alla seule dans la bibliothèque.

Elle parla à la dame — pas à voix haute, dans cette communication intérieure que la dame reconnaissait. La dame était là depuis que la maison était maison, depuis avant les Moreau peut-être — une présence distincte de Sub Limine, moins froide, moins exigeante, mais tout aussi réelle. Les deux coexistaient dans le manoir comme deux courants d'eau dans une même rivière.

Il est là pour rester, pensa Hélène avec la précision qu'elle mettait à toutes ses communications internes.

La dame répondit. Pas en mots — jamais en mots pour la dame. En qualité d'air, en température, en pression légère contre la conscience. Ce matin-là, la réponse était chaude. Presque rare pour la bibliothèque qui gardait ordinairement une fraîcheur d'église.

Est-ce que tu peux l'aider ? Lui montrer des choses, comme tu m'en montres à moi ?

La réponse fut complexe. Hélène apprit à lire la complexité de la dame au fil des années — une nuance signifiait non, deux nuances contradictoires signifiaient peut-être, une tiédeur persistante signifiait que la question était mal posée. Ce matin, c'était une tiédeur persistante.

La dame pouvait influencer Robert indirectement, à travers Hélène. Elle pouvait lui transmettre des intuitions dans les moments où Hélène servait de relais. Mais le contact direct était différent. Robert n'était pas marqué. Il ne percevait jamais les mêmes choses — ses rêves resteraient des rêves ordinaires, ses pressentiments resteraient dans les limites du possible humain.

Mais il pouvait comprendre. Et la compréhension, la dame semblait le savoir, valait quelque chose.

Hélène nota l'échange dans le carnet vert avec sa précision habituelle.

La dame reconnaît Robert. Pas comme héritier. Comme membre du foyer. La distinction m'échappe encore entièrement, mais je sens qu'elle est importante. Il y a des choses qu'on hérite par le sang et des choses qu'on gagne par la présence.

Trois soirs après le retour de Robert, la maison fit ce son.

Grave, bref, sourd — comme si les fondations s'ajustaient, comme si les voûtes de la cave s'accordaient avec quelque chose. Hélène n'en avait entendu parler qu'une fois, dans le récit d'Angèle sur la nuit de sa propre naissance : *La maison a fait un son que je n'ai jamais entendu avant ni depuis, Mademoiselle. Comme si elle s'installait.*

Ils dînaient. Le son traversa la salle à manger comme une vibration basse. Angèle, dans la cuisine, n'en dit rien — peut-être qu'elle n'entendait pas, peut-être qu'elle choisissait de ne pas entendre.

Robert posa sa fourchette. Il regarda autour de lui avec l'expression de quelqu'un qui vérifie que le plafond n'a pas bougé. « C'est quoi ça ? »

« La maison t'accepte officiellement. »

Il la regarda. « Officiellement. »

« Il y a une différence entre tolérer quelqu'un dans ses murs et l'inscrire dans son registre. »

Un silence. Robert prit son verre, but lentement, reposa le verre. « Et ça signifie quoi, concrètement, d'être inscrit ? »

Hélène chercha les mots — ce problème permanent qu'avait son père aussi, trouver le vocabulaire pour des réalités qui n'avaient pas de vocabulaire courant. « Ça signifie qu'elle te protégera. Pas comme elle protège les marqués — ça, c'est autre chose, c'est plus sombre. Mais elle détecte les corps qui lui appartiennent. Elle les distingue des intrus. »

Robert considéra ça. « Et ça change quelque chose pour moi, en pratique ? »

« Peut-être que tu dormiras mieux ici. Peut-être que certaines nuits tu entendras des choses que tu interpréteras comme des rêves. Peut-être rien du tout. »

Robert reprit sa fourchette. « D'accord. »

Dans la cave, Sub Limine avait enregistré le nouveau membre du foyer — sans chaleur, sans hostilité, avec la froideur absolue d'un système qui classe. Dans la bibliothèque, la dame veillait avec quelque chose de plus proche d'une satisfaction. Et dans la maison des Landes-Noires, quelque chose qui ressemblait à une famille commençait à se reformer.

Elle ne l'était pas. Elle ne le serait jamais tout à fait. Mais c'était ce qu'ils avaient, et la dame semblait trouver ça suffisant pour ce soir.

Note de journal — H. Moreau-Castel, 17 mars 1920 :

Robert est là depuis trois jours. La maison l'a reconnu ce soir au dîner — ce son que j'avais seulement entendu décrit par Angèle, pas

vécu. Je l'ai vécu. Grave, sourd, une seconde, puis plus rien.

Je comprends maintenant ce que père voulait dire quand il écrivait que la maison était un organisme. Un organisme qui classe. Qui range. Qui décide à qui elle appartient et à qui elle n'appartient pas.

Robert ne sait pas encore tout ce que ça implique. Je lui dirai. Progressivement, comme père faisait avec moi — pas tout d'un coup, pas de façon à submerger, mais une vérité après l'autre, dans l'ordre où elles peuvent être reçues.

Ce soir, après qu'il s'est couché, je suis restée seule dans la bibliothèque. La dame était présente — plus que d'habitude, peut-être parce que la reconnaissance de Robert avait réveillé quelque chose. Je lui ai demandé si Marcel naîtrait dans cette maison.

Elle a répondu : inévitablement.

Je n'avais pas encore décidé si je voulais des enfants dans cette maison. La réponse de la dame m'a appris que la décision n'était peut-être pas entièrement la mienne.

J'ai noté ça, puis j'ai fermé le carnet, puis j'ai regardé longtemps le portrait de Valère au-dessus de la cheminée. Dans la lumière de la lampe à huile, ses yeux semblaient plus sombres que d'habitude. Mais les portraits font toujours ça avec la lumière de nuit.

Du moins, c'est ce que je préfère croire.

— H.

Le lendemain soir, Robert apporta ses propres notes dans la bibliothèque. Un carnet neuf, relié de toile bleue — il avait dit, pendant le trajet vers les communs après le dîner, qu'il en avait acheté un à Sarlat dans la journée.

« Tu commences à noter ? » demanda Hélène.

« Ton père notait tout. Tu notes tout. » Il s'installa dans le fauteuil qui avait été celui d'Augustin — sans hésiter, sans demander. La maison ne protesta pas. « Si je dois comprendre, je dois noter aussi. »